

La Maria était trop belle...

Maria Chapdelaine

Michel Coulombe

Volume 3, Number 6, May–June 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Coulombe, M. (1983). Review of [La Maria était trop belle... / *Maria Chapdelaine*]. *Ciné-Bulles*, 3(6), 7–8.

à l'écran par Claude Jutra. Toutefois, chez Hänsel, le passé est sans tache, les passions sans interdits.

On comprend que le film puisse effrayer. On ne se frotte pas tous les jours à un sujet d'une telle gravité. Le lit demeure tout de même accessible. Hänsel présente une judicieuse alternance du présent et du passé. Les flashes-back viennent intelligemment court-circuiter le récit avant qu'il ne bascule dans le mélodrame. Pas d'analyse intellectuelle, mais des sentiments à fleur de peau. Peu de mots, beaucoup d'émotions.

La photographie du film est par ailleurs remarquable. Des mouvements de caméra très lents, une sobriété de bon ton, des visages qu'on scrute sans pudeur. On sent bien le huis clos étouffant de la péniche de même que la lumière retenue d'un paysage replié sur ceux qui l'habitent.

On ne peut qu'être touché par l'interprétation émouvante et le jeu dépouillé de Heinz Bennent — on se souvient du *Dernier métro* de Truffaut et du *Tambour* de Schlöndorff — qui présente un Martin défait et vulnérable. Sa partenaire, Natasha Parry, beaucoup moins connue du grand public — elle joue surtout au théâtre en Angleterre avec Peter Brook —, donne à Eva une personnalité très attachante, mélange de force et de sensualité, de courage et d'abattement.

Le lit s'est mérité le prix André Cavens 1982, décerné par l'Union de la Critique au meilleur film belge. Très bien accueilli en Belgique et présenté au Festival des films du monde l'an dernier, ce film révèle une jeune réalisatrice dont la maîtrise n'a pas fini d'étonner. Son premier long métrage se tient, n'ennuie pas et parvient à éviter les pièges de la complaisance. Tel n'est pas toujours le cas.

Si le sujet étonne par son audace, l'approche demeure toutefois très prudente. On aimerait parfois mieux comprendre ce que vient faire dans l'histoire le médecin, Bruno. Ses relations avec Eva et Martin laissent le spectateur sur son appétit, fait d'autant plus déplorable qu'il semble très lié à l'avenir d'Eva. Rien toutefois qui puisse gêner la compréhension du film.

Somme toute, une excellente occasion de faire meilleure connaissance avec un cinéma méconnu au Québec, celui des Belges.

M.C.

Congrès 1983

À la fois pour se démarquer du congrès de 1982 qui n'a laissé un bon souvenir à personne, et pour pouvoir préparer un événement dont les membres pourront réellement profiter, l'ACPQ a finalement décidé de tenir son prochain congrès à l'automne, en conjonction avec les **Rendez-vous d'automne du cinéma québécois**. Retenez les dates: **30 septembre, 1er et 2 octobre 1983**. Retenez-les vraiment, car lorsque vous connaîtrez les détails du congrès, vous tiendrez à ne pas le manquer!

La Maria était trop belle...

MARIA CHAPDELAINE

CANADO-FRANÇAIS. 1983. 107 MIN. COUL. DRAME DE MOEURS RÉALISÉ PAR GILLES CARLE.

SCÉNARIO: GILLES CARLE, GUY FOURNIER, D'APRÈS LE ROMAN DE LOUIS HÉMON

PHOTOGRAPHIE: PIERRE MIGNOT

MUSIQUE: LEWIS FUREY

MONTAGE: AVDÉ CHIRIAEFF, MICHEL ARCAND

INTERPRÉTATION: CAROLE LAURE, NICK MANCUSO, YOLAND GUÉRARD, PIERRE CURZI, AMULETTE GARNEAU, CLAUDE RICH.

DISTRIBUTEUR: ASTRAL



Maria Chapdelaine

Certaines oeuvres de la littérature prennent, avec les années, une dimension nouvelle. Elles rejoignent à leur manière l'âme d'un peuple, si bien qu'on ne les évoque plus qu'avec un infini respect. Et on en parle sans avoir à les lire. Elles appartiennent à la mémoire collective, à l'héritage culturel. La littérature québécoise, même si elle ne regorge pas de best-sellers, compte quelques-unes de ces oeuvres parmi lesquelles se trouve **Maria Chapdelaine**.

On doit **Maria Chapdelaine** à la plume d'un Français tout comme l'**Évangéline** des Acadiens revient à un Américain. Ainsi en est-il des peuples colonisés... Le roman de Louis Hémon, écrit en 1913, a été traduit en 18 langues et publié dans 25 pays. On l'a adapté pour la scène, on l'a illustré, on en a tiré trois versions cinématographiques et on songe même à une comédie musicale. **Maria Chapdelaine** semble inépuisable.

Gilles Carle a réalisé la troisième adaptation cinématographique du roman de Louis Hémon, la première qui soit conçue au Québec. Il s'en est tiré fort honorablement. L'adaptation d'un tel livre ne va pas sans risque. Il s'agit en quelque sorte d'un périlleux numéro d'équilibriste. Quoiqu'on fasse, on finit toujours par égratigner la Maria de quelqu'un. Par ailleurs, le défi comporte une double exigence. Il faut chercher tout à la fois à ne pas trahir l'esprit du roman et à en tirer un produit qui soit véritablement cinématographique. Gilles Carle allie un souci très visible d'authenticité et une bonne dose d'invention, ce qui donne un film très personnel.

Maria Chapdelaine a été lancé fin avril, en période de semi-disette du cinéma québécois. Rien n'a été épargné pour faire du lancement un succès, à commencer par la pléiade d'invités de marque. Le film est sorti dans 25 salles du Québec. Une version anglaise suivra cet automne de même qu'une série de quatre heures que diffusera la Société Radio-Canada. La formule rappelle quelque

peu celle des **Plouffe** quoique, cette fois-ci, les artisans du milieu cinématographique se sont beaucoup moins acharnés à dénoncer l'argent englouti dans la production... la coquette somme de 4,5 millions \$.

Personne ne pourra le nier, **Maria Chapdelaine** est un très beau film. Une fois de plus, la photographie de Pierre Mignot qui ne cesse de se distinguer depuis **J.A. Martin, photographe**, impressionne. Si les images séduisent, ce n'est pas toutefois par excès d'esthétisme. Sinon par le choix des comédiens, on n'a pas cherché à embellir l'histoire de **Maria Chapdelaine**. Le pays apparaît toujours hostile, le climat difficile, les habitations rudimentaires, la terre indéfrichable, le labeur épuisant et l'isolement total. Le charme opère tout de même grâce à des images récurrentes. Le spectateur va et vient entre la pleine lune, le bleu des chutes, les loups aux aguets, les campements amérindiens et l'immensité du lac Saint-Jean.

Au coeur de ce monde d'hommes, un monde partagé entre une impossible entreprise de colonisation et la vie de chantiers, se trouve une jeune femme, la fille aînée des Chapdelaine. Maria. Elle habite chez ses parents à Péribonka. Autant dire au bout du monde. Et elle doit prendre mari. Les trois hommes qui la courtisent représentent autant de modes de vie: Eutrope Gagnon (Pierre Curzi) lui offre la vie rangée du bon cultivateur, Lorenzo Surprenant (Donald Lautrec), l'exil et l'assimilation aux États-Unis, François Paradis (Nick Mancuso), la marginalité de l'homme de chantier et du coureur des bois. Maria sera séduite par François, le préférant au bonheur agricole et aux mondanités bostonaises.

Carole Laure campe Maria Chapdelaine. Pour l'interprète de la tête de **Normande St-Onge** et de **Fantastica**, il s'agit évidemment d'un contre-emploi. Carole Laure ne réussit toutefois qu'à demi à imposer son personnage. Certes, elle parvient à incarner cette jeune femme fragile, romantique et farouche qui tombe sous le charme d'un bel aventurier. Par contre, sa beauté remarquable s'accorde assez mal avec les lieux où on la retrouve. On est loin de la paysanne pendue à sa fenêtre. Carole Laure joue pourtant juste, sauf pour un ou deux moments de trop grande exubérance. Peut-être peut-elle plaire à ceux qui n'ont du personnage aucune idée préconçue.

Le spectateur critique quant à lui ne peut s'empêcher d'imaginer la Maria de Carle jouée par une parfaite inconnue. Le film aurait tout probablement perdu en prestige ce qu'il aurait gagné en crédibilité.

Amulette Garneau et Yoland Guérard, les parents Chapdelaine, sont étonnants de véracité. Quant à Nick Mancuso, excellent dans **Ticket to Heaven**, il impressionne davantage par son physique que par son jeu, son François Paradis n'ayant que bien peu de choses à dire. Le choix des comédiens annonce d'ailleurs très clairement la sortie du film au Canada anglais et en France. La distribution compte plusieurs chanteurs et, outre Yoland Guérard et Donald Lautrec (qui ne parvient pas vraiment à donner de l'étoffe à son Lorenzo), on compte Michel Rivard, Raoul Duguay, Angèle Arsenault et Gilles Valiquette dans de petits rôles.

Avec **Maria Chapdelaine**, Gilles Carle confirme sa réputation d'habile cinéaste et d'excellent conteur. Il mène son récit avec intelligence, sensibilité et grande clarté. De plus, sans jamais s'éloigner de sa trame dramatique — sauf, peut-être, pour donner à la vedette française, Claude Rich, un personnage de curé consistant —, il ponctue le film de clins d'oeil qui ne manquent pas d'amuser le spectateur (le chien qui plonge la tête dans le cornet du gramophone, l'original qui s'installe paresseu-

sement parmi les vaches, la fumée qui chasse non seulement les moustiques mais toute la maisonnée,...). Par contre, l'utilisation de la musique de Lewis Furey est beaucoup moins judicieuse et souvent le support musical fait trop appuyé.

Au visionnement du film, on voit planer ici et là l'ombre de la série télévisée. Certains personnages trop unidimensionnels ou rapidement présentés promettent d'être plus développés dans la version de quatre heures.

Le roman de Louis Hémon est très loin du Québécois des années 1980, lequel vit principalement dans des villes, profite du confort moderne et se prépare à négocier le virage technologique. Peut-être n'est-il pas inutile de se payer le luxe d'un retour aux sources, à condition toutefois d'y trouver une raison d'aller de l'avant. Carle, tout en privilégiant l'histoire d'amour, montre bien le dur combat que menaient nos ancêtres pour survivre, l'emprise de la religion, la force de la cellule familiale et la détermination qu'il fallait pour persister, comme Maria, à habiter cette terre ingrate. Son film se distingue de la production québécoise récente tant par son budget que par son propos. Il ne reste plus qu'à souhaiter qu'il signe un jour une oeuvre d'une telle envergure mais qui serait consacrée, cette fois, au Québec contemporain... Il faudra tout au moins attendre qu'il en finisse avec **Le crime d'Ovide Plouffe...**

M.C.



Carole Laure et Gilles Carle.

Dernière heure

Notre ami Jacques Labrecque, trésorier de l'Association des cinémas parallèles du Québec, vient d'accéder au poste de directeur du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke. A ce jour, il y occupe celui de responsable du secteur du cinéma (Kiné-art). Une tâche difficile mais passionnante l'attend.

Au nom de toute l'équipe de l'ACPQ, je le félicite et lui souhaite beaucoup de succès dans ses nouvelles fonctions!

Jurgen Pesot